Sensorial Anthropology and History

Is it possible to discern retrospectively the mode of being in the world of previous generations through an analysis of the hierarchy of the senses, and the balance established among them, at a given moment in history in the context of a particular society? Such is the question posed by the author. The latter begins by pointing out some of the difficulties which confront the historian wishing to respond to this question. Hampered by the fugacity of the trace, the latter must above all take account of the historicity of the modalities of attention, as of the Systems of perception and judgment, as well as the ever changing configuration of the tolerable and the intolerable. Finally, it is important to be wary of the picture of the Other decreed by the observers. The organization of the sensory regime constitutes, in effect, one of the major elements in the design of the social imaginary.


L’attention portée par les collaborateurs de ce numéro au régime des valeurs sensorielles, à la hiérarchie des représentations et des usages des sens au sein d’une culture n’est pas sans évoquer les intuitions de Lucien Febvre. quelle qu’ait été leur imprécision. De toute manière, il s’agit pour l’historien d’un projet — ou plutôt d’un pari — risqué mais fascinant. Est-il possible de discerner rétrospectivement le mode de présence au monde des hommes du passé par l’analyse de la hiérarchie des sens et de la balance établie entre eux à un moment de l’histoire et au sein d’une société donnée ? Est-il pensable de détecter les fonctions de ces hiérarchies et donc de repérer les visées qui président à cette organisation des rapports entre les sens ? Est-il envisageable de soumettre cette recherche à la

diachronie, de constater des permanences, de discerner de franches ruptures ou de subtiles dérives ? Est-il pertinent de relier les modifications, plus aisément discernables, des systèmes d’émotions à celles qui s’opèrent dans la hiérarchie et la balance des sens ? Répondre à de telles questions, c’est décider de l’existence et de la validité d’une histoire de la sensibilité, puisque celle-ci implique de détecter la configuration de ce qui est éprouvé et de ce qui ne peut l’être au sein d’une culture, en un temps donné.

À titre d’exemple, David Howes (1989; voir aussi Howes et Lalonde s.d.) propose, du siècle qui s’étend de 1750 à 1850, une lecture très stimulante, bien qu’elle exige d’être étayée par de longues et patientes recherches. Selon lui, les sens de proximité, le toucher, le goût, l’odorat, qui régissent en profondeur les dispositifs affectifs, ont vu croître leur poids relatif, de la fin du XVIIIᵉ siècle au milieu du XIXᵉ siècle, alors que s’était estompé le dessin de l’ordre social. L’odorat notamment, sens des transitions (Howes 1987), des seuils et des marges, qui révèle les processus de transformation des êtres et des choses, a fasciné en ce temps de confusion tandis que le sens de la vue ne trouvait plus à lire les hiérarchies avec autant d’assurance. Tout cela se révèle convaincant et, somme toute, fort logique. Il y a beau temps que les spécialistes d’histoire littéraire ont souligné l’invasion de l’ombre, la hantise de l’opacité et le difficile combat alors mené par les observateurs sociaux et les édiles afin d’imposer la lumière purificante du savoir et du pouvoir dans cet « infini d’en-bas » dont parle Victor Hugo. Cela dit, la quête des historiens, en ce domaine, se heurte à nombre de difficultés ; elle impose, en outre, de rigoureuses précautions ; c’est ce qui constitue mon propos.


3. Notons que, depuis 1977, Guy Thuillier a fort bien affiné son analyse ; son bel article consacré au regard dans L’imaginaire quotidien au XIXᵉ siècle (1985) tient compte de certaines de ces précautions.

Un tel épisode, dont l’analyse véritable impliquerait celle des structures anthropologiques, relève pour une bonne part du symbolique ; il fait en outre jouer la traditionnelle hostilité qui oppose le bourg à la campagne. Mais il révèle un autre clivage, une dichotomie sociale de l’usage des sens, de la perception des seuils du tolérable et de la signification des sons ; il indique une analyse différente de la présence des bruits.

Mais revenons aux difficultés auxquelles se heurte l’historien désireux d’étudier l’organisation et la balance des sens. L’obstacle le plus évident réside dans la fugacité de la trace. À vrai dire, la connaissance des techniques, celle de l’outillage, de la structure du paysage, des habitudes alimentaires ou des pratiques d’hygiène autorisent à reconstituer l’environnement sensoriel, au moins approximativement. La fugacité de la trace concerne davantage l’usage des sens, leur hiérarchie vécue, leur signification perçue. Les historiens savent en outre fort peu de choses de l’évolution des systèmes d’appréciation ; ils connaissent mal les configurations respectives de l’agréable et du désagréable, du fascinant et du

5. Paradoxalement, les spécialistes d’histoire ancienne, habitués de longue date à la lecture des anthropologues, ont acquis, en ce domaine, une meilleure connaissance que les historiens qui étudient le XIXe siècle. Nous songeons, à titre d’exemple, au beau livre de Detienne (1972).
repoussant, du recherché et du refusé, du toléré et de l’intolérance au sein de la culture qu’ils étudient. Ils ignorent, le plus souvent, le rôle relatif de chacun des sens dans les pratiques de l’échange, dans les modes de la communication. Cependant, de telles données sont indispensables à la saisie des découpages sociales ; sans elles, il n’est pas de véritable histoire des représentations de soi et de celles de l’autre au sein de chacun des groupes étudiés.

Cependant, les sources abondent qui renseignent sur tous ces objets historiques. Citons, en premier lieu, les écrits qui informent sur le système de normes ; qui autorisent le repérage des techniques de restriction sensorielle en œuvre au sein de la société considérée. Pour s’en tenir à la France des deux premiers tiers du XIXe siècle, nombre de livres d’éducation et de manuels d’hygiène renseignent ainsi sur le normatif. Les auteurs de ces ouvrages se doivent de consacrer un chapitre aux *percepta* (voir par exemple Levy 1844). Il leur faut édicter des préceptes d’hygiène ou d’apprentissage à l’égard des organes des sens. Ce faisant, ils décrètent et contribuent à imposer une hiérarchie sensorielle.

L’écriture de soi constitue une source foisonnante pour qui se livre à cette quête anthropologique dont nous débattons. Malheureusement, il s’agit alors d’une pratique socialement cantonnée. Alain Girard (1963), Béatrice Didier (1976), Michelle Perrot et Georges Ribeill (1985), entre autres, ont montré qu’à cette époque, la tenue d’un journal intime concerne la province plus que Paris, qu’elle prédomine au sein de la petite bourgeoisie, qu’elle tente, le plus souvent, des individus en situation d’échec, étouffés au sein de leur famille, incapables de se dire autrement que par l’écriture intime. Ce qui explique la sur-représentation des femmes et des homosexuels au sein de l’effectif des diaristes. Or, l’acuité de l’écoute de soi, le partage entre l’éprouvé et l’inaperçu varient considérablement selon le groupe d’appartenance. En outre, cette minutieuse comptabilité du moi, cette écriture attentive au dépérissement, qu’aucune visée éditoriale ne vient encore inféchir, ne dure, en fait, que peu de temps. C’est au cours du XVIIIe siècle que le journal intime, notamment le « journal thérapeutique » rédigé par les invalides britanniques (Corbin 1988), vient progressivement relayer les livres de raison et les journaux spirituels. Pendant quelques décennies, l’examen de soi, peu à peu laïcisé, propose à l’historien des analyses d’une fascinante précision.

Il n’est pas de meilleure source pour suivre ces processus de délicatesse croissante, de repli sur soi, de vulnérabilité nouvelle aux blessures essuyées dans la mêlée sociale dont nous ont parlé Emile Durkheim (1930 : 264-311) et Norbert Elias. Il n’est pas de meilleure source pour qui s’efforce de percevoir l’historicité des dispositifs affectifs, de repérer la configuration et le fonctionnement des systèmes d’émotions, ou bien encore de discerner les modalités d’apprentissage et d’usage des sens. Les diaristes ne cessent en outre d’évoquer leurs impressions cénesthésiques ou, si l’on préfère, ces perceptions du sens intérieur dont parlait naguère Montaigne, cette rumeur des viscères à laquelle les élites du XIXe siècle se réveillent si attentives, avant l’émergence de la psychanalyse (voir Starobinski 1981 ; Azouvi 1984).


Il est, du même coup, difficile de saisir la cohérence des données recueillies : à moins que des situations paroxystiques ne mettent à nu les contrastes. À l’occasion de confrontations abruptes de systèmes de perceptions et d’émotions, les configurations antagonistes se dessinent parfois avec une utilité précision. Les scènes de massacre de la fin du XVIIIe siècle. celles beaucoup plus rares, des premières décennies du XIXe siècle fournissent, à ce propos, de précieux témoignages sur l’habitus des protagonistes. Entre la liesse de la foule massacrante et l’horreur éprouvée par l’âme sensible, la clarté du partage favorise la lisibilité des comportements sensoriels. Le spectateur délicat pose un regard distancié sur la scène : il adopte une attitude « spectatoriale » : l’analyse visuelle impose en lui cette révolte de l’être qui constitue l’horreur. Le massacreur, installé au centre de la confusion, qui participe à la tuerie, à ses gestes, à ses cris, qui en reçoit les bruits et les odeurs dans la libération des pulsions dionysiaques de la foule, n’analyse pas visuellement le tableau : à la différence du précédent, il ressent l’événement par les sens dits de proximité — le toucher, l’odorat —, mais il ne saura pas décrire le saccage des corps et les scènes d’horreur qu’il n’éprouve pas comme telles. Le pathétique, si fréquent en cette fin du XVIIIe siècle, comme le pittoresque, implique une mécanique du regard et l’usage d’une hiérarchie sensorielle socialement cantonnée.

Mais voilà que, subrepticement, nous glissons dans le piège qui consiste, pour l’historien, à confondre la réalité de l’usage des sens et le tableau de cet usage décrété par les observateurs. Considérons, une fois encore à titre d’exemple, ce que les spécialistes d’hygiène navale écrivent alors de la sensibilité du matelot7. Chez cet être inférieur, le goût et l’odorat se trouvent pervertis par

---

l’usage du tabac ; la délicatesse du toucher est détruite par le maniement des cordages, celle de l’ouïe par la proximité de l’artillerie, celle de la vue par la salinité de l’environnement. En un mot, le marin a perdu l’essentiel de son acuité sensorielle ; il est donc devenu un être insensible.

De tels tableaux — et il en est pour toutes les catégories sociales — s’imposent par leur cohérence ; mais, à l’évidence, ils sont soumis à la situation d’écriture de celui qui les dessine, pour ne pas dire qui les décrit. Dans le cas cité, l’auteur, médecin de la marine le plus souvent, se doit de marquer la distance qui le sépare de son objet et, plus encore, d’englober son lecteur, auquel il se trouve lié par une subtile connivence, dans cette visée de distinction. Le tableau dépréciateur contribue en outre à justifier la condition imposée au pauvre matelot. Louis Chevalier (1958), par ailleurs analyste remarquable de l’imaginaire social de la bourgeoisie, a quelque peu oublié cette visée de légitimation.

Par-delà cette volonté de distinction, l’auteur coule tout naturellement son tableau dans le savoir scientifique, alors dominant. En un temps où le néohippocratisme se révèle très prégnant, il est habituel de déduire l’aspect et la sensibilité de l’individu des qualités de la terre, de l’air et des eaux qui l’environnent (circumfusa), des aliments qu’il ingère (ingesta), des vêtements dont il se couvre (applicata), des activités auxquelles il se livre (gesta). Tout comme le grain de sa peau, l’usage qu’il fait de ses sens reflète cette cohérence9. À cette époque, il est ainsi banal de décréter l’insensibilité du toucher paysan10 ; la peau du travailleur de la terre est durcie par le labeur, quand elle n’est pas recouverte « comme d’une sorte d’écaill »11. La rugosité de cet être esclave de la glèbe s’accorde au dessin de l’ensemble du tableau social, sans qu’il soit pour autant question pour nous de nier systématiquement la réalité de chacun des traits qui composent celui-ci.

Cette description de l’autre, tracée avec autorité, est en outre soumise à l’éthique dominante ; celle-ci impose de porter un jugement de valeur sur l’usage respectif de chacun des sens. Les historiens des Temps modernes ont fort bien analysé la façon dont les « pénitentiels » — et donc, probablement, les injonctions des confesseurs — détaillaient les manières de pêcher induites par ces cinq portes du diable (Delumeau 1983 : 222-272 ; Arnold 1984)12. Et l’on sait que la désignation des dangers de la vue incitait soit à baisser les yeux, pour éviter la tentation, soit à les élever vers le séjour des cieux ; ce qui conduisait l’âme pieuse à craindre l’horizontalité du regard porté sur le monde et sur ses périls ; à moins que ce ne soit dans le but de procéder au charitable inventaire de ses émouvantes misères.

10. Tout en soulignant l’intensité du recours à ce sens inférieur au sein du peuple.
12. Guy Thuillier (1985 : 6-12) souligne la persistance de cette ancienne « police du regard » jusque vers le milieu du XIXe siècle, dans les couvents et dans les pensionnats de jeunes filles ; avant que ne s’opère une « libération du regard », notamment du regard sur soi, et que la contemplation de la télévision n’impose de nouvelles formes de « captivité ».

Toutes ces logiques se retrouvent, le plus souvent décalées, au cœur de la littérature de fiction. Dans la prestigieuse série des Rougon-Macquart, Zola reproduit les découpages sociales indiquées par les savants et par les observateurs sociaux, quelques décennies auparavant. Au sein du peuple zolien règne le toucher, qui atteste la proximité animale : l’homme et la femme s’empoignent et s’unissent brutallement. Chez les bourgeois et les aristocrates, la séduction implique la distance, la caresse visuelle, le sillage olfactif : en bref, la délicatesse supposée de l’usage des sens.

De ces trop rapides considérations découlent les précautions qui s’imposent à l’historien. Avant d’entreprendre son enquête, celui-ci se doit de connaître les représentations du système sensoriel et des modalités de son fonctionnement. En bref, il lui faut être capable de décrypter toutes les références et de détecter la logique des témoignages ordonnés par les convictions scientifiques dominantes à l’époque qu’il étudie. À l’évidence, un document soumis à la croyance en la théorie des esprits animaux ne peut être analysé selon la même grille qu’un texte qui se réfère à la topographie cérébrale dessinée par Broca. La manière dont l’auteur se représente la localisation et la configuration du siège central de la sensibilité, la circulation des messages par les circuits des nerfs, est essentielle à la compréhension de ses écrits. Elle ordonne implicitement sa perception de la hiérarchie des sens. Au cours des siècles, l’exaltation ou la disqualification théorique de l’odorat se révèlent ainsi conditionnées par les images du système nerveux. L’importance accordée au diaphragme par certains physiologistes du XVIIIᵉ siècle a pesé sur les représentations du rôle relatif des messages sensoriels dans le déclenchement des émotions. Tout cela constitue un tissu d’évidences : encore convenait-il de les rappeler. Ce type de précautions impose d’autant plus de rigueur et de subtilité que, le plus souvent, les traces de plusieurs systèmes scientifiques se mêlent confusément sous l’œil de l’analyste d’un même document.

L’enquête rétrospective oblige à tenir compte de l’habitus qui gère la frontière entre le perçu et le non-perçu et, plus encore, des normes qui ordonnent le partage du dit et du non-dit. Il convient en effet de se garder de confondre le non-dit et le non-éprouvé. Ainsi, l’historien ne saura jamais à coup sûr si l’émergence de la novation discernée à la lecture des documents indique une transformation des modalités de l’usage des sens et du système d’émotions ou, plus simplement, la cristallisation de nouvelles formes rhétoriques. Reste que celles-ci, par leur diffusion, contribuent à modeler les comportements.

À la différence de l’anthropologue qui, par l’enquête et par l’interrogatoire, peut déjouer ces péris, échapper aux pièges tendus par l’inertie du langage, l’historien, dans sa quête périlleuse du signe, ne dispose d’aucune véritable procédure de vérification. Comme le chasseur accroupi dans la boue, qui scrute la
trace du gibier invisible, il lui faut déduire le comportement de l’autre d’infimes et subtils indices (Ginzburg 1989 : 151).

L’histoire, à l’évidence, ne relève pas ici du savoir scientifique mais du savoir conjectural. Le chercheur peut, tout au plus, prétendre repérer objectivement le moment d’émergence d’un discours, ou d’un ensemble de traces. L’historien ne saura jamais exactement ce qui, dans la grande vogue du pittoresque à la fin du XVIIIe siècle, relève de la prolifération d’un genre rhétorique ou d’une technique picturale et ce qui indique l’élaboration et la diffusion sociale d’une mécanique du regard. Rien ne prouve qu’un mode d’appréciation n’existe pas avant qu’il ne soit dit et, à plus forte raison, avant qu’il ne soit théorisé. Seul fait certain : la proximité du discours et le système de normes que celui-ci propage contribuent à déterminer les usages ultérieurs.

Prisonnier du langage plus encore que l’anthropologue, l’historien doit s’efforcer tout au moins de repérer ce qui conditionne la frontière du dit et du nondit. Il doit savoir que le trop usuel est très souvent tu, tout comme la perception de l’émotion nouvelle dont la prise de conscience n’est pas encore très claire et les moyens d’expression véritablement élaborés. Le bruit de la circulation automobile tend aujourd’hui à disparaître de l’évocation ou de la description des grandes métropoles, sans qu’on sache trop s’il a cessé d’être perçu, du fait de son omniprésence et de l’inattention qu’il suscite, ou bien si son extrême banalité conduit insidieusement à le taire.

En revanche, l’inertie des pratiques langagières incite à continuer de dire ce que l’on ne perçoit ou ce que l’on n’éprouve plus. L’usage de la métaphore tend ses pièges à l’analyste désinvolte; et le beau livre d’Anne Vincent-Buffault (1986), consacré à l’histoire des larmes, souffre quelque peu de ce que son auteur prend parfois au pied de la lettre des formules métaphoriques, ou simplement convenues, qui ne prouvent en aucune manière la réalité des pratiques.

Le travail effectué sur les documents du passé implique aussi la connaissance préalable des injonctions de la pudeur, de la configuration de l’obsène, des contours de l’indicible qui ont eux-mêmes leur histoire. L’interdit qui pèse au XIXe siècle sur la description de l’étreinte et du plaisir des corps, du goût, des odeurs et des bruits de la volupté pourrait fallacieusement conduire à surestimer le primat du visuel, moins soumis à cette injonction de silence.

Défavorisé par rapport à l’anthropologue, l’historien, répétons-le, ne dispose guère d’autres sources que de celles qui relèvent du langage. Il conviendrait toutefois d’explorer ce qui indique les modalités d’usage des sens dans les rituels et les techniques sociales de la communication. De la poignée de mains aux procédures de transmission de l’information se dessine un champ d’investigation non encore drêché. Ainsi, il est vain de prétendre étudier la paysannerie du XIXe siècle médian sans analyser minutieusement les mécanismes de transmission de la rumeur13. Les après-midis de foire, un théâtre social se déploie, fait d’échanges de paroles, de regards, de gestes et d’odeurs, dans la promiscuité chaude et assourdissante des auberges installées à proximité de la réunion marchande.


Les découpes sociales s’effectuent alors selon cette dichotomie. La hiérarchie décrétée des sens ordonne et reflète tout à la fois celle qui fonctionne au sein de la société. La manière dont les individus font usage du toucher, de l’odorat, du goût, de l’ouïe et de la vue permet de distinguer : 1) ceux qui affrontent en permanence l’inertie de la matière, qui ont l’expérience du laboureur, qui sont aptes spontanément à ressentir avec leur chair le plaisir animal, né du contact, et 2) ceux qui, aidés par l’apprentissage et l’habitude du commerce social et par la dispense du travail manuel, savent jouir de la beauté de l’objet, faire preuve de délicatesse, soumettre l’instinct des sens affectifs, laisser le cerveau établir un écart temporel entre le désir et son assouvissement. La balance décrétée de l’usage des sens fonde la logique des découpes sociales, dessine en profondeur et légitime les hiérarchies décisives.

En ce siècle trop vite défini comme celui de l’argent, les clivages majeurs jouent sur la division qui oppose l’immédiateté et l’imposition de délais, la soumission au contact direct et la capacité de se tenir à distance. En dernier ressort, se révèlent décisifs le degré de délicatesse de la main, la plus ou moins grande aptitude au silence et au détachement, le niveau des seuils de tolérance, l’inégal vulnérabilité au dégoût et à l’enthousiasme suggérés par le raffinemen. En tout cela, le régime des valeurs sensorielles se trouve étroitement impliqué.

---

Références

ARNOLD O.

AZOUVI F.

BAECQUE A. de

BARROWS S.

BLONDEL C.

BOURGUE M.-N.
1988  *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l’époque napoléonienne.* Paris : E.A.C.

CHARTIER R.

CHEVALIER L.

CORBIN A.

DELUMEAU J.

DETTEINNE M.

DIDIER B.
Histoire et anthropologie sensorielle

DURKHEIM E.

ELIAS N.

FEBVRE L.
1938 « Psychologie et histoire » : 8.12-3-8.12-7. in Encyclopédie française. t. VIII. 


GAY P.

GINZBURG C.

GIRARD A.

HOWES D.


HOWES D. et M. Lalonde

HUIZINGA J.

LEFEBVRE G.

LÉONARD J.

LEVY M.

LEVY-BRUHL L.

MANDROU R.
1961 Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique, 1500-1640. 
Paris : Albin Michel.

MOSCOVICI S.
RÉSUMÉ/ABSTRACT

Histoire et anthropologie sensorielle


Sensorial Anthropology and History

Is it possible to discern retrospectively the mode of being in the world of previous generations through an analysis of the hierarchy of the senses, and the balance established among them, at a given moment in history in the context of a particular society ? Such is the question posed by the author. The latter begins by pointing out some of the difficulties which confront the historian wishing to respond to this question. Hampered by the fugacity of the trace, the latter must above all take account of the historicity of the modalities of attention, as of the systems of perception and judgment, as well as the ever changing configuration of the tolerable and the intolerable. Finally, it is important to be wary of the picture of the Other decreed by the observers. The organization of the sensory régime constitutes, in effect, one of the major elements in the design of the social imaginary.